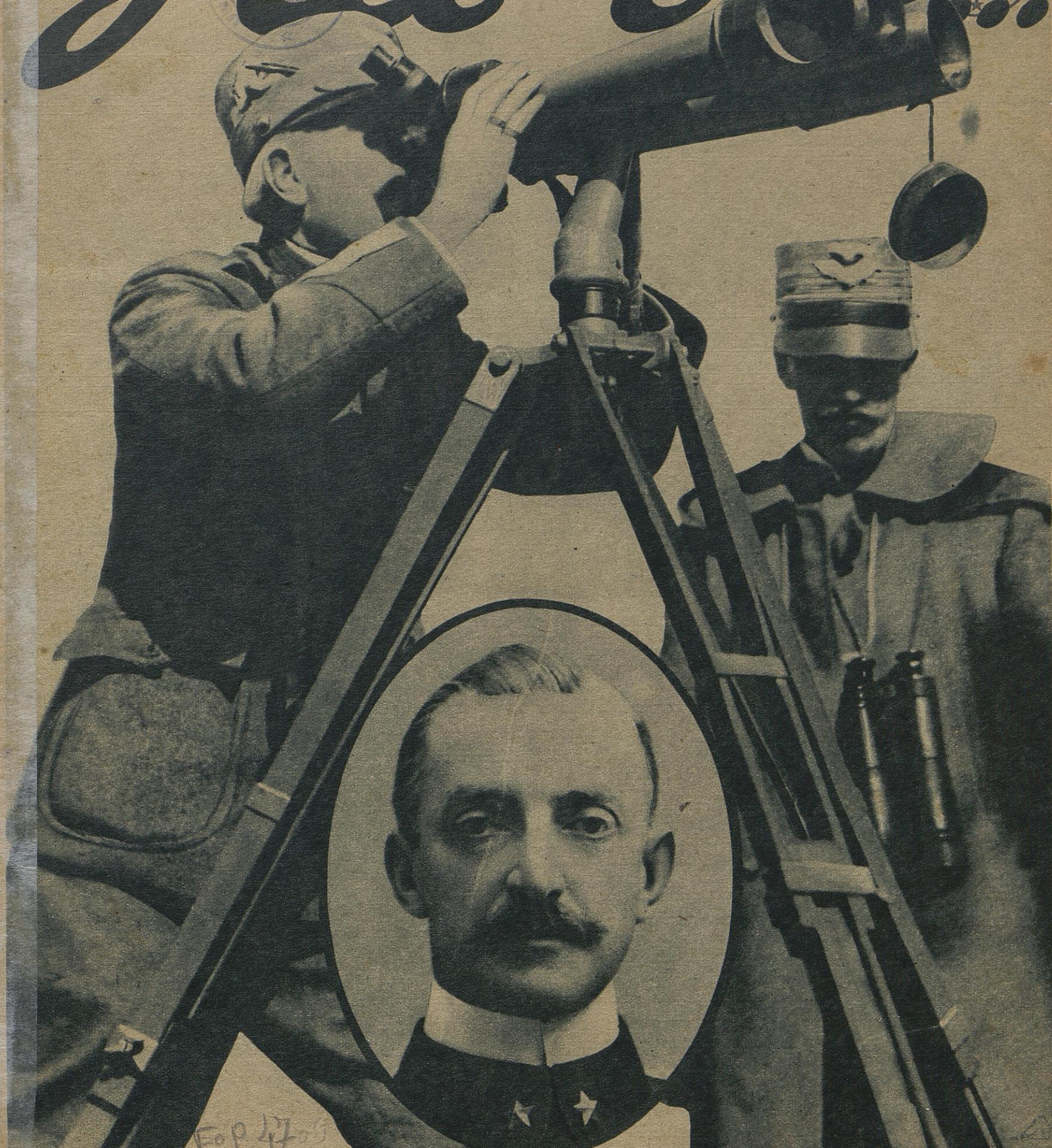


J'ai vu...



LES VAINQUEURS DE GORIZIA

CADORNA

DUC D'AOSTE

LE ROI

EXAMINANT A LA JUMELLE LA VILLE SUR LES HAUTEURS QUI LA DOMINENT, AVANT L'ENTRÉE DES TROUPES

FOP. 4708

FD 44

J'ai vu.

NOTE DES ÉDITEURS

VOICI plusieurs semaines que notre tirage est médiocre : nos photographies sont confuses et notre texte peu lisible. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous en excuser en raison des difficultés matérielles avec lesquelles nous nous sommes trouvés aux prises : disette de papier propre à l'impression en roto-taille-douce, rarefaction de matières premières nécessaires à notre procédé, enfin pénurie du personnel technique appelé chaque jour sous les drapeaux.

Ces difficultés de toutes sortes, nous sommes en train d'essayer de les surmonter. Nous pensons y réussir et nous prions nos lecteurs qui ont témoigné à leur revue, dans la crise dont nous venons de leur dire les raisons, une fidélité à toute épreuve, dont leur sommes très reconnaissants, de nous faire encore quelque crédit.

Nous espérons être en mesure, d'ici peu, de leur servir un magazine digne d'eux et digne aussi de *J'ai vu...*

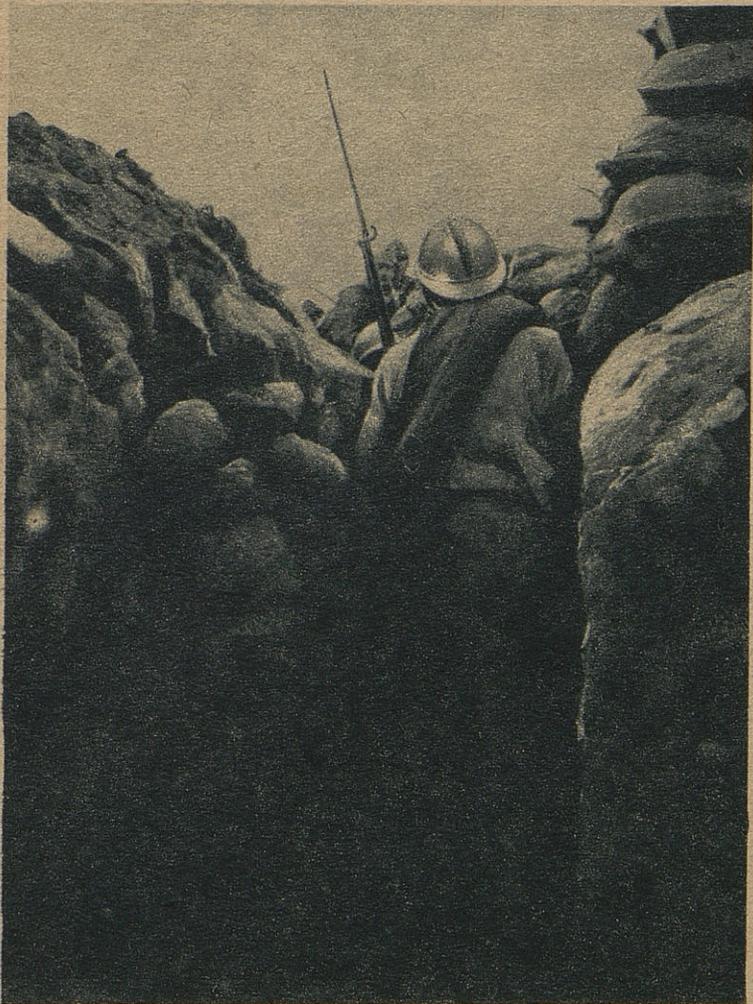
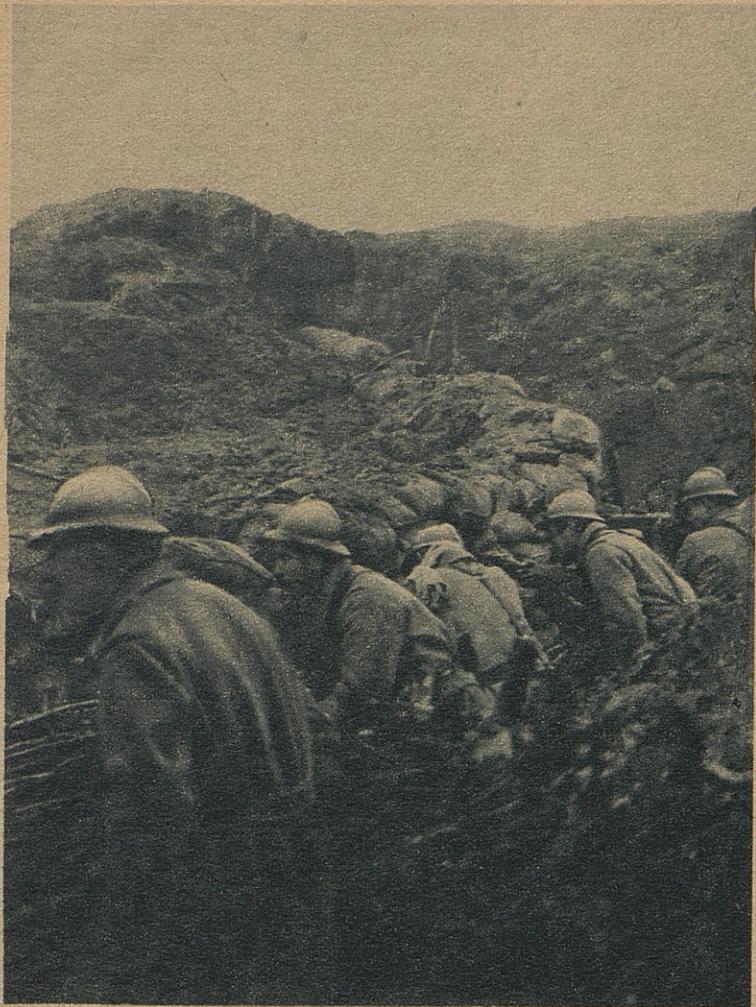


(Cl. Section photographique de l'armée.)

LE CHIEN AU MASQUE : DICK, AGENT DE LIAISON

Le masque contre les gaz asphyxiants soigneusement attaché sur le museau, Dick se glisse le long des boyaux de communication, à travers les jambes des soldats qui le flattent de la main au passage, rampant le ventre au sol quand il lui faut franchir à découvert entre deux tranchées un espace battu par la mitraille. Dyck sait qu'il a une mission à remplir, il est agent

de liaison. A son cou, dans un petit sac, il porte le message du chef de poste grâce auquel nos artilleurs vont pouvoir préciser leur tir. Dick est un brave parmi les chiens de guerre, et maintes fois déjà, il été cité à l'ordre du jour du chenil où l'on entraîne d'autres agents de liaison à quatre pattes. En voici quelques-uns qui s'exercent chaque jour à ce rôle difficile.



AVEC LES HÉROS DE THIAUMONT ET DE FLEURY

Ce sont là quelques-uns des héros qui dressent devant Verdun imprenable la vivante muraille de leurs poitrines. Les voici en pleine activité devant les ouvrages célèbres quatre fois pris et repris. En haut, à droite, dans les tranchées presque nivelées, ils attendent que cesse un tir de barrage pour s'élancer.

En (2), le départ d'un boyau pour un assaut de Thiaumont : les hommes du premier plan ont déjà franchi les échelles. En (3), l'arrivée des réserves pour soutenir la première vague. En (4), écrasés de fatigue, les soldats dorment d'un sommeil d'obus dans un trou d'obus, aménagé, au sud de l'ouvrage.

Les Pilotes Allemands ⁽¹⁾

Par Jacques MORTANE

Mais peu à peu la pénurie des « von » permet à de nombreux travailleurs de s'attribuer une place brillante dans l'aviation.

C'est pour cette raison que la cinquième arme allemande ne compte que de très rares pilotes parmi les officiers, ou alors ceux-ci ont acquis leur grade par leurs succès. La grande majorité des recrues est composée de sous-officiers : ce sont soit des ingénieurs, soit des mécaniciens de métier, auxquels ont adjoint beaucoup de mécaniciens d'escadilles du front.

L'APPRENTISSAGE DES CANDIDATS AVIATEURS.

C'est au moyen de la double commande que s'effectue l'apprentissage. On sait que ce procédé consiste à faire emmener le postulant par un chef-pilote qui accomplit les manœuvres du vol. Les commandes qu'il manie sont exactement répétées devant le siège de l'élève qui apprend ainsi peu à peu à faire les mouvements nécessaires et à se les assimiler comme de véritables réflexes. Lorsque, après quelques sorties, l'apprenti commence à comprendre les gestes du vol, son mentor le laisse agir de temps en temps, jusqu'à ce que, l'expérience aidant, il l'autorise à voler de ses propres ailes. Ce système infiniment pratique, qui rappelle un peu les tandems de jadis où les commandes étaient également doubles, permet de faire des pilotes plus rapidement qu'avec le pingouin. Le pingouin, c'est l'appareil qui ne peut s'envoler et sur lequel, seul à bord, l'élève apprend le maniement de l'avion. Dans nos écoles, on emploie les deux procédés, car il est certains engins sur lesquels on ne peut employer le premier.

On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que si les Allemands possèdent, comme nous le verrons, quelques unités de grande valeur, ils ne les obtiennent que difficilement et au prix d'un déchet très important. Il y a beaucoup de casse, de morts et de radiations dans les écoles. Jamais le Boche ne s'assimilera la pratique du vol avec la même aisance que les Français et les Anglais. Il est trop rompu aux manœuvres collectives pour briller autrement que par hasard dans une arme avant tout individuelle et exigeant une rapidité de décision incomparable. Depuis deux ans, nous vu renouveler nos cadres de l'aviation et nous avons enregistré des prouesses successives, sans arrêt. L'ennemi n'a pas cette richesse de héros qui permet à nos écoles de déverser chaque jour de nouveaux champions dans les rangs de l'aviation. Le maréchal des logis de Terline, qui vient de se rendre à jamais glorieux en se précipitant dans un avion ennemi au moment où sa mitrailleuse s'enrayait, n'était au front que depuis le milieu du mois de juin. Il avait à ce moment quitté l'école de Pau. Or, avant son héroïque exploit du 27 juillet, il avait abattu un Fokker, près de Châlons, le 2 juillet et un L. V. G., près de Mézières, le 4 juillet. Nous pourrions multiplier les exemples de semblables révélations. Notre fonds de réserve se renouvelle chaque jour, tandis que le stock des Allemands est toujours le même. Il rappelle un peu ces défilés de théâtres de province où les figurants sortent par une coulisse pour revenir par l'autre pendant de longs instants. Nous, nous sommes mieux pourvus et on ne peut que regretter la discrétion du communiqué qui empêche de désigner à l'admiration de la foule ceux qui ont déjà deux, trois, quatre et même cinq (il y en a au moins deux dont le nom n'a pas encore été publié, pourquoi?) avions à leur actif.

LES "AS" ALLEMANDS NE SONT PAS NOMBREUX.

La liste des « as » allemands est facile à établir. Elle ne comporte pas plus d'une quinzaine de pilotes. Et il faut noter que, parmi les succès qui leur sont attribués, il en

est de nombreux qui ne répondent pas à la réalité. Maintes fois l'ennemi compte comme abattus des avions qui sont revenus difficilement, certes, mais qui ont réussi à rejoindre malgré tout leur port d'atterrissage. Il se laisse également prendre à une ruse classique que se permettent les ténors de l'aviation : certains font semblant d'être atteints et simulent la chute pour faire arrêter le tir dirigé contre eux. Il n'en faut pas plus à l'adversaire pour lui faire compter une pièce de plus au tableau. Nous sommes plus précis dans nos évaluations et ne comptons comme descendus que les appareils sur le sort desquels il est officiellement impossible de discuter. Combien se sont écrasés sur le sol qui n'ont pas été admis par le commandement parce que nous manquons de renseignements ! Une fois de plus, nous nous montrons loyaux et chevaleresques.

Boelke, capitaine lieutenant de réserve à la mobilisation, il a gagné ses galons et l'ordre pour le Mérite dans l'aviation. C'est au début de 1915 qu'il est venu au front, de même qu'Immelmann, la victime de l'Anglais Mac-Cubbin, pilote, et du mitrailleur Walter. Immelmann, moins virtuose que Boelke, avait totalisé quinze succès au moment de sa mort. Boelke, depuis quelques mois, n'a plus fait parler de lui. Sa mort annoncée, puis démentie, a peut-être été tenue secrète, ou bien a-t-il été blessé ? Toujours est-il que lui, dont les rapports ennemis enregistraient les succès avec une touchante régularité, n'a plus fait l'objet de communications depuis assez longtemps. Observons en outre que, sur les 33 avions attribués à ces deux pilotes, il en est bien peu qui soient tombés en territoire allemand.

Après Boelke et Immelmann, nous trouvons le lieutenant von Wintgens, avec onze succès. Fait curieux, alors que le lieutenant Parschau, qui vient d'être tué après s'être vu attribuer huit avions ennemis, que le lieutenant von Althaus (dix victoires), et le lieutenant von Hohendorf (onze victoires), ont l'ordre Pour le Mérite, le Kaiser ne l'a pas encore décerné à von Wintgens.

(A suivre.) JACQUES MORTANE.

(1) La première partie de cet article a paru dans le n° 91.

Notre Flotte de Combat ⁽¹⁾

LE NAVIRE DE GUERRE (Suite)

Dans l'article précédent, pour donner une idée de l'ensemble complexe qu'est le navire de guerre, nous avons d'abord énuméré les qualités essentielles que doit posséder tout bâtiment : Qualités nautiques, Qualités de n. arche.

Mais le navire « de guerre » conçu au seul point de vue du combat, doit posséder au plus haut degré possible les qualités « militaires », offensives et défensives.

Cependant, loin de rester au second plan, les autres conditions jouent hors du combat un rôle fort important, que nous avons étudié en les représentant une à une.

Nous arrivons à l'étude du :

b. Rayon d'action. — Dépend de la quantité de combustible, pouvant être logée à bord. Alors que pour un bâtiment de commerce, le rayon d'action nécessaire peut être bien précisé d'avance, et limité au minimum en raison des traversées bien déterminées qu'il a à effectuer, pour un navire de guerre, on est obligé de tabler sur l'imprévu des missions qu'il aura à remplir et sur les difficultés de se ravitailler en temps de guerre à un moment donné.

Solidité. — La solidité de sa construction est plus difficile à obtenir sur un navire de guerre que sur tout autre, en raison des poids considérables que certaines parties doivent pouvoir supporter, cuirasses des flancs, tourelles cuirassées, etc...

Habitabilité. — Il est important que le personnel soit logé dans de bonnes conditions, afin de pouvoir supporter les fatigues excessives du temps de guerre.

Cette condition, essentielle pourtant, est malheureusement trop négligée chez nous, sur la plupart de nos navires ; merveilleusement conçus et exécutés par ailleurs, un personnel technique remarquable, mais qui, n'embarquant jamais, ne se rend pas compte des nécessités de la vie à bord, ces bâtiments sont franchement inhabitables, et la santé des hommes en souffre beaucoup.

Par ce rapide exposé, on se rend compte de la multiplicité des problèmes particuliers qui se posent dans la construction d'un navire de guerre.

Mais, s'il est possible de tous les résoudre isolément, le problème général du navire de guerre possédant toutes les qualités que nous avons énumérées est insoluble.

Outre que certaines d'entre elles sont contradictoires, chacune se traduit en effet dans sa réalisation par un poids et par un volume.

Or un navire ne peut peser plus que le volume d'eau qu'il déplace, et son volume est également limité.

Il en résulte que toutes les conditions à remplir ne peuvent être ni simultanément, ni complètement remplies, et que les navires de guerre sont toujours des compromis où certaines qualités ont été développées au détriment des autres.

Suivant le but que l'on se propose, on développera telle ou telle qualité d'armement, de protection ou de vitesse, et c'est ainsi que l'on obtient les différents types de bâtiments qui composent une flotte de guerre, chacun représentant la réalisation d'une des qualités ci-dessus, les autres étant reléguées au second plan.

Ces différents types peuvent se ramener aux quatre suivants :

1° Cuirassés d'escadre. — Bâtiments de ligne proprement dits, dans lesquels on cherche à développer, non seulement les qualités offensives et défensives au plus haut degré, mais encore toutes celles qui, comme nous l'avons vu, peuvent accroître la puissance militaire.

C'est ce qui oblige, comme nous le verrons plus loin, à atteindre des déplacements formidables (25 à 30 000 tonnes pour les plus récents « superdreadnoughts »).

2° Cuirassés garde-côtes. Canonnières cuirassées. — Développement, des qualités offensives et surtout défensives au détriment quasi-absolu des autres. Forteresses flottantes.

3° Croiseurs. — Développement des qualités de marche.

Ce type présente un grand nombre de classes que l'on peut diviser en deux principales :

a. Croiseurs cuirassés. — Plus rapides, mais cuirassés plus faiblement que les cuirassés d'escadre.

(A suivre.) JACQUES MORTANE.

(1) Voir le commencement de cet article dans le précédent numéro.

SEMAINE DE GUERRE :

Du 5 août au 11 août.

SAMEDI 5 AOUT. — Les Turcs attaquent le Canal de Su z. Les Anglais les repoussent et font 4 000 prisonniers.

— Les Anglais enlèvent des positions au nord de Pozières.

— L'armée du général russe Sakharoff franchit le Sereth.

DIMANCHE 6. — Le général Sakharoff fait 3 000 prisonniers au sud de Brody.

— Les aviateurs français jettent 294 bombes sur les établissements allemands de Metz, Conflans, Sedan, etc.

LUNDI 7. — Près de Montfalcone, les Italiens font 4 000 prisonniers.

— A Paris, le Congrès socialiste refuse de renouer avec la Social-démocratie.

MARDI 8. — Victoire italienne. Gorizia est prise, 2 000 prisonniers.

— Les Russes prennent Tlumacz, marchent sur Stanislaw et font 8 000 prisonniers.

— Les Allemands reprennent Thiaumont.

MERCREDI 9. — Raid d'aviateurs français sur la poudrière de Rottweil en Wurtemberg.

— Visite de M. Poincaré à Saint-Dié et en Alsace.

JEUDI 10. — Prise de Tysmenitz par les Russes. L'aile droite du général bavarois von Bothmer est rejetée par les Russes dans les Carpathes.

VENDREDI 11. — En Macédoine, les Anglo-Français reprennent la gare de Doiran.

— Le G^e Lordonnier est adjoint au G^e Sarrail pour commander les troupes françaises de l'armée d'Orient.

— Les Russes prennent Stanislaw et Delatyn...



On ne saura jamais trop dire combien les jeunes femmes de l'aristocratie américaine sont secourables à nos soldats, à nos blessés. Leur bienfaisance ingénieuse prend les tours les plus délicats. Elle agit sous mille formes : bazar de la charité, œuvre des orphelins de la guerre, etc. Voici quelques-unes parmi ces fées de la propagande française. On conviendra que la bonté sert de parure à leur beauté et à leur grâce.

NOUVEAUX RICHES

Un restaurant ultra-chic, vers la Madeleine, neuf heures du soir. Il ne reste que de rares tables libres. Entre M^{me} Hautbois, trente-huit ans, toilette de satin sable, trop à la mode, trop courte; au cou, un rang de perles — six perles de trop, — une épingle rubis et brillants ferme un col de lingerie, des bagues aux doigts, un chapeau avec des paradis; tout ceci passerait inaperçu sur une femme habituée au luxe, mais sur elle les vêtements et les bijoux ont l'air mal à l'aise. M^{me} Hautbois manque sur le seuil de tomber à cause de ses talons trop haut.

M^{me} HAUTOBOIS (la voix étranglée). — M. Hautbois n'est pas encore là?...

LE MAÎTRE D'HOTEL PAUL. — M. Hautbois? Ce n'est pas un habitué, je crois?

M^{me} HAUTOBOIS. — Non... non... mais il a dû faire retenir une table. Nous devons dîner avec M. le baron Loukoum.

PAUL. — Ah! parfaitement! Le baron a téléphoné. Si vous voulez vous asseoir. (Il la guide vers une table encadrée de deux autres: l'une où des aviateurs dînent avec des femmes élégantes, l'autre où un Neutre solitaire s'initie à la grande Vie.)

M^{me} HAUTOBOIS (à Paul qui a tiré la table pour qu'elle passe). — Merci, monsieur.

PAUL (lui tendant la main). — Vous pourriez, madame, faire le menu en attendant.

M^{me} HAUTOBOIS. — Non... non. J'attendrai... je préfère.

Paul s'éloigne. M^{me} Hautbois reste seule et se fait toute petite; mais les aviatrices débordent et le Neutre se rapproche. Elle est, comme on dit vulgairement, empoisonnée et donnerait cher pour que son mari arrivât. Il arrive au bout d'un bon moment. C'est un gros homme sanguin; son veston bien coupé paraît aussi, navré de l'habiller; une épingle trop étincelante sur une cravate trop neuve; mais il prend déjà ses aises et il semble même qu'il en prenne trop.

HAUTOBOIS. — Ah! tu es là... Loukoum n'est pas encore là? Il ne peut pas être à l'heure.

M^{me} HAUTOBOIS (avec un sourire de reproche). — Toi non plus...

HAUTOBOIS. — Moi, je ne suis pas venu à Paris pour m'amuser... Je sors des Munitions... je n'ai même pas eu le temps de me laver les mains.

M^{me} HAUTOBOIS (à mi-voix). — Ne crie pas si fort.

HAUTOBOIS (avec une grimace pour tendre l'oreille). — Qu'est-ce que tu dis?

M^{me} HAUTOBOIS (plus bas encore). — je te dis de ne pas parler si fort, tout le monde n'a pas besoin de savoir que tu ne t'es pas lavé les mains.

LE GARÇON (qui s'est rapproché). — Monsieur veut aller au lavabo, c'est au premier.

M^{me} HAUTOBOIS (vivement). — Tout à l'heure... ne me laisse pas seule. Il y a déjà un bon quart d'heure que j'ai l'air d'une « je ne sais quoi ».

HAUTOBOIS (fouille dans son énorme portefeuille, étale un tas de papperasses sur la table et commence avec un crayon à vérifier des comptes et à faire des additions).

LE GARÇON. — Monsieur veut-il commander?

HAUTOBOIS (la tête à ses comptes). — Tout à l'heure... j'attends le baron; il est difficile comme une chatte, ce garçon-là... J'aime autant qu'il mange ce qui lui plaît puisque je lui paie à dîner.

LE GARÇON. — Monsieur ne veut rien en attendant?

HAUTOBOIS. — Donnez-moi un vermouth-cassis... (A sa femme.) Qu'est-ce que tu as fait toute la journée?

M^{me} HAUTOBOIS. — Je suis allée chez la couturière avec M^{me} Grelot... chez la modiste... chez le bijoutier... dans les magasins... Elle m'a emmenée à un thé.

HAUTOBOIS (à mi-voix). — Sept cent trente mille et trois cent quarante-deux mille... Fichtre! il y a de l'erreur... une erreur idiote. Il y a deux ans, je n'aurais pas fait une pareille gaffe. Zut! les affaires marchent! Les affaires marchent! On ne compte plus, on se grise. (Résolument.) Je rattraperai ça la prochaine fois!

M^{me} HAUTOBOIS. — Ils ne t'ont pas dit aux Munitions quand la guerre finirait?

HAUTOBOIS. — Est-ce qu'ils savent! On leur demande des obus, ils en commandent... Le reste... (Un geste vague finit la phrase.)

M^{me} HAUTOBOIS. — C'est long!

HAUTOBOIS. — Loukoum est toujours en retard.

M^{me} HAUTOBOIS. — Mais non, la guerre!

HAUTOBOIS. — La guerre aussi... c'est entendu! Dieu que j'ai les mains sales! (Il range ses papiers.) Je suis allé commander une auto.

M^{me} HAUTOBOIS. — Encore?

HAUTOBOIS. — Dans ma situation je ne peux pas me contenter d'une petite bagnole.

M^{me} HAUTOBOIS. — C'est pour les ouvriers; ils vont croire qu'on gagne trop d'argent.

HAUTOBOIS. — Et eux? Ils n'ont rien à dire, hein? Il y en a d'autres qui sont au front. Moi, j'ai l'impression que si, depuis le commencement de la guerre, tout le monde avait travaillé comme moi, il y a beau temps que les Prussiens ne seraient plus à Noyon!

M^{me} HAUTOBOIS. — On ne peut rien te reprocher, c'est certain!

HAUTOBOIS. — J'avais soixante ouvriers, vingt machines, j'ai cent cinquante machines et quinze cents ouvriers. Ils sont toujours à nous mettre au nez l'organisation des Boches; ils n'ont qu'à venir chez moi pour voir si je sais mener mon affaire. Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée? (Il boit son vermouth.) Ce vermouth est tiède, c'est une dégoutation!

M^{me} HAUTOBOIS. — C'est ça le fond de ta pensée?

HAUTOBOIS. — Non! Le fond de ma pensée, c'est que la guerre aurait dû être menée par des industriels.

M^{me} HAUTOBOIS (protestant). — Oh! oh! ne parle pas si haut, voyons...

HAUTOBOIS. — Les soldats se font tuer, ils se font très bien tuer... et après?

M^{me} HAUTOBOIS (avec un sourire gêné en voyant qu'un aviateur regarde plutôt de travers son mari). — Tout de même... voyons...

HAUTOBOIS. — Oh! toi, je sais bien, tu voudrais me voir en uniforme... Avec ça, je crève de faim et ce sacré Loukoum ne vient pas. Tant pis, je commande. (Il lui tend la carte.) Qu'est-ce que tu veux?

M^{me} HAUTOBOIS. — Oh! moi, au restaurant, j'aime tout; ça change tellement de la cuisine de Méline.

HAUTOBOIS. — Décide-toi, décide-toi!

M^{me} HAUTOBOIS. — J'ai si peu l'habitude.

HAUTOBOIS (bas). — Tu n'as pas besoin de crier sur les toits, on a l'air de parvenus!

M^{me} HAUTOBOIS (rougit et se replonge dans le menu. Timidement). — Une bisque?

PAUL (qui est là, son crayon à la main). — Une bisque aussi pour monsieur?

HAUTOBOIS. — Une bisque! Tu n'es pas folle, à ton âge...

M^{me} HAUTOBOIS (un peu chagrine). — Je ne sais pas, choisis toi-même.

PAUL (qui veut sauver la situation). — Voulez-vous une crème de homard?

M^{me} HAUTOBOIS (comme sauvée). — C'est ça, dites-nous ce qu'il faut prendre.

PAUL. — Après, nous avons un bar provençal, c'est le plat du jour.

HAUTOBOIS. — Le plat du jour, comme à la gargotte!...

PAUL (souriant). — Je vous assure, monsieur... Préférez-vous des filets de sole?

M^{me} HAUTOBOIS. — C'est ça.

PAUL. — Et, comme rôti, un poulet grillé avec des truffes et des champignons?

HAUTOBOIS. — Encore du poulet? Mais j'en mange chez moi du poulet...

PAUL. — Une bonne grillade...

M^{me} HAUTOBOIS (un doigt sur le menu). — Le tourne-dos, là, qu'est-ce que c'est?

PAUL. — C'est excellent, avec des fonds d'artichauts et des truffes... Comme vin...

HAUTOBOIS. — Du champagne! C'est la seule chose dont on soit sûr dans les restaurants...

(Paul se disperse, tandis que les garçons s'occupent à préparer la table.)

HAUTOBOIS. — Cet abruti de Loukoum... moi qui me presse d'arriver à cause de lui!

M^{me} HAUTOBOIS. — C'est aimable pour moi ce que tu dis là!

HAUTOBOIS. — Les affaires sont les affaires. Tu dois bien le savoir depuis le temps que nous sommes mariés.

M^{me} HAUTOBOIS. — Tu ne vas pas te laver les mains?

HAUTOBOIS. — Bah! pour nous deux... Au fond, elles ne sont pas si sales!

On a servi; ils mangent silencieusement; M^{me} Hautbois regrette l'absence de Loukoum qui est du monde et sait parler aux dames. Elle regarde de quel geste l'aviateur, la poitrine couverte de palmes, sait poser un manteau sur la soie des épaules d'une jolie femme. M^{me} Hautbois admire la grâce du cou la robe si simple mais dont la ligne est idéale, les jambes qu'on aperçoit sous les bas transparents, les pieds qui ont l'air d'avoir, de l'esprit et, tout à coup, elle regarde son mari, qui ne quitte pas de l'œil le couple jeune et souple qui s'en va. Elle remarque dans son regard une lueur qui n'est peut-être qu'une larme. Et quand elle lui dit. A quoi penses-tu? avec un léger émoi, elle s'étonne à peine qu'il réponde avec une feinte brusquerie):

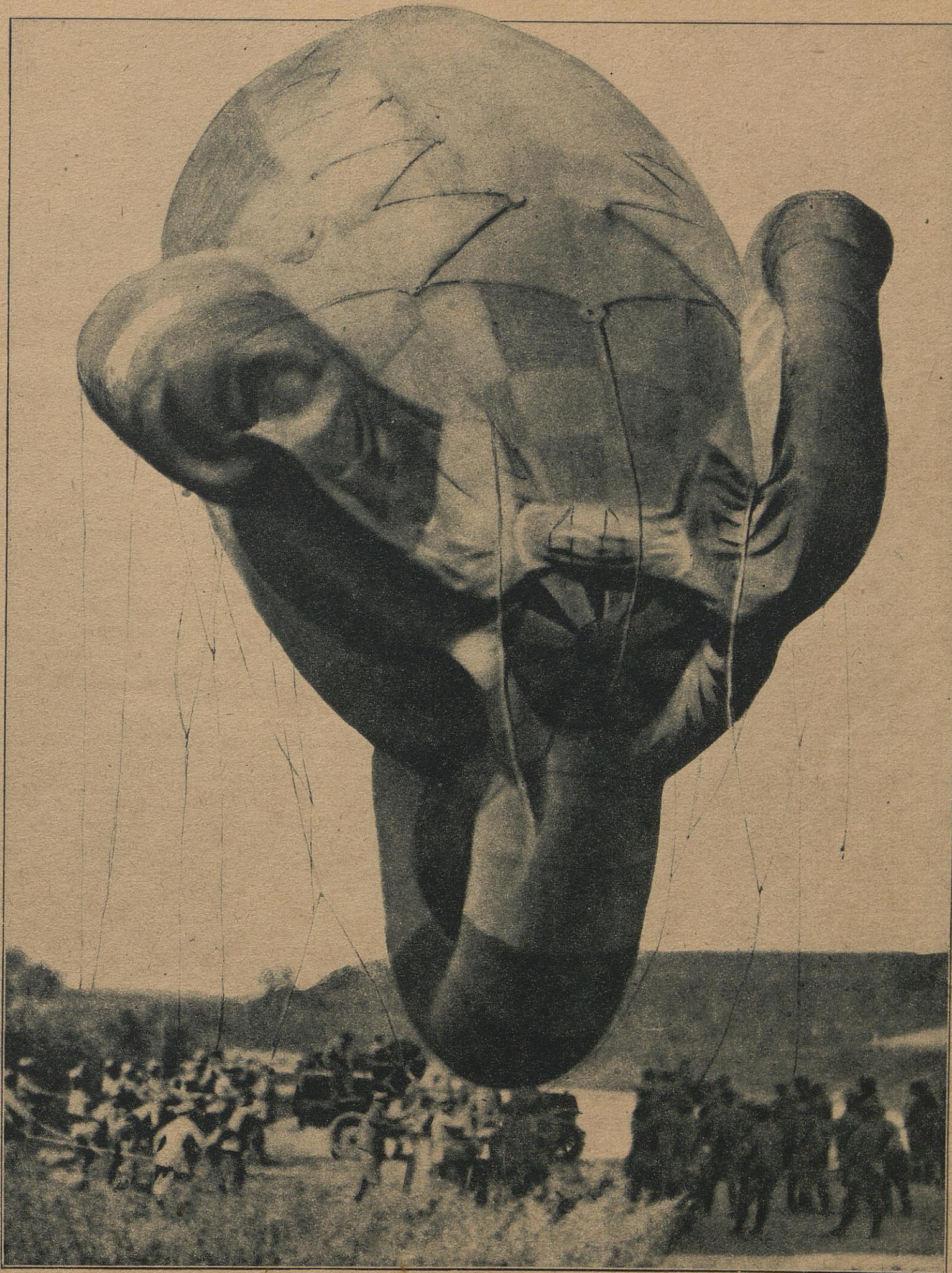
HAUTOBOIS. — Je pense que toi et moi, c'est vraiment malheureux de n'avoir pas de gosses... parce que... parce que ce seraient peut-être nos enfants qui auraient ce chic-là... à vingt ans... Parce que toi et moi, vois-tu, nous aurons beau faire, la fortune est venue trop vite, et si c'est difficile à gagner, l'argent, je commence à croire que ce n'est pas si commode à dépenser... chiquement.

Le repas s'achève mélancolique jusqu'à l'heure où le chasseur vient annoncer que le baron Loukoum téléphone, à dix heures vingt qu'on ne l'attend pas pour dîner... Hautbois paie largement: « Gardez le reste... »

HAUTOBOIS. — Viens nous coucher, Madeleine... et surtout n'oublie pas ton sac avec ton argent dedans...

M^{me} HAUTOBOIS (avec un soupir). — Ah! l'argent!...

J'ai vu...

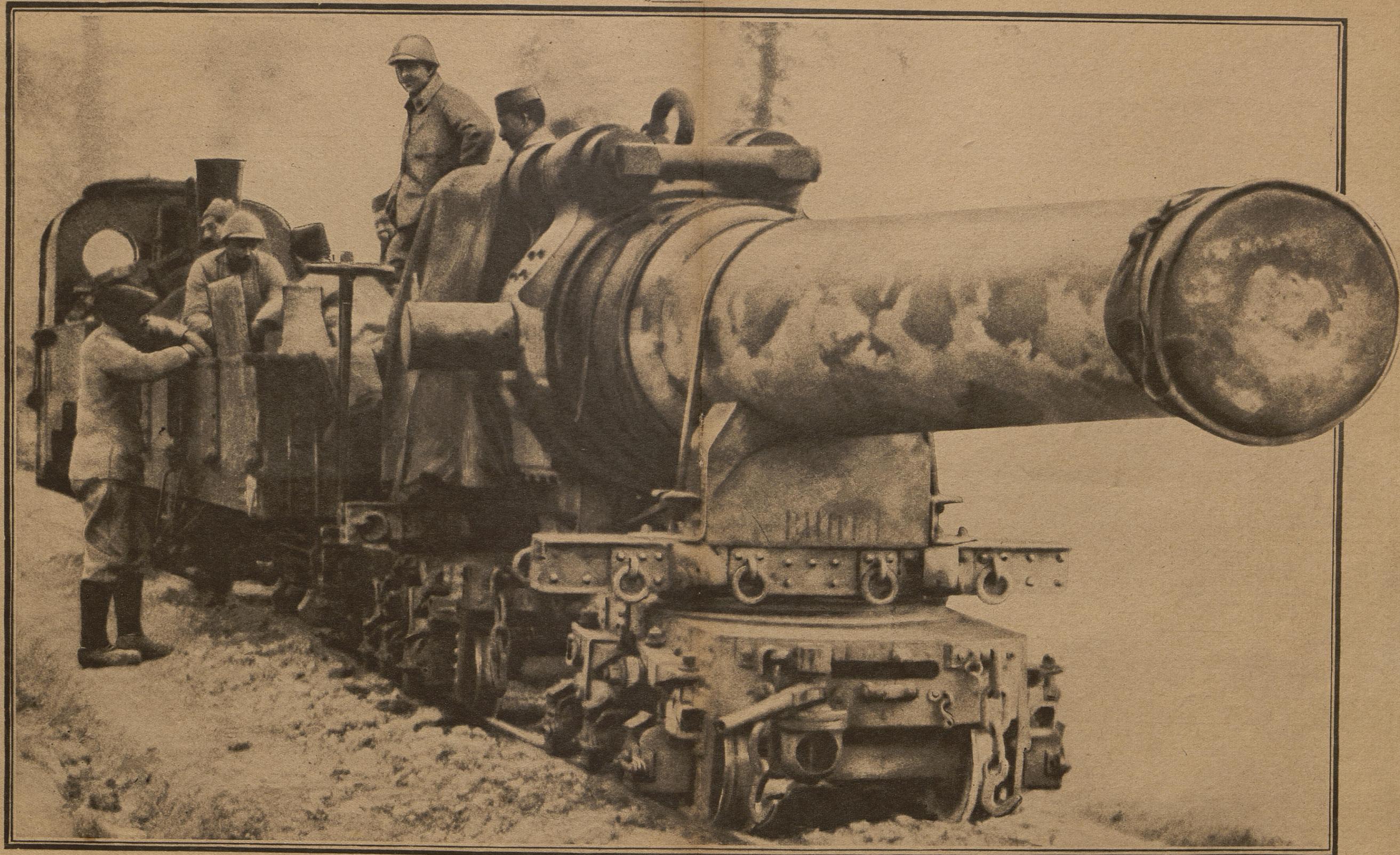


QUEL EST CE NOUVEAU MONSTRE, NÉ DE LA GUERRE ?

C'est tout simplement une "saucisse" que cette bête d'Apocalypse. Une brave, une honnête "saucisse" et qui joue pour nos soldats, en dépit de son aspect effrayant, le rôle d'un bon géant protecteur. Elle monte chaque matin, à l'aube, vers la nue, surveiller au loin les feux de l'artillerie ennemie, qui la prend sou-

vent pour cible sans qu'elle en ait cure. Les avions boches parfois la survolent et s'efforcent à laisser tomber sur sa rude peau de pachyderme des bombes incendiaires. Dédaigneuse, la saucisse continue sa garde vigilante et nargue l'ennemi sournois, de toute la placidité de sa puissante carrure.

J'ai vu



CELUI QUI NE CRAINT PAS LE 420 ALLEMAND

Au début de la guerre, nous étions partis bravement, avec comme seul soutien de nos héroïques régiments d'attaque, des batteries de 75. Certes, elles ont fait merveille. A la bataille de la

Marne, c'est le 75 qui couronna nos drapeaux des lauriers de la victoire... Mais, depuis que l'ennemi s'est terré dans notre sol à la façon des blaireaux et des putois, il fallait, pour l'en chasser

et démolir ses abris, des canons d'une autre taille. Nous avons mis du temps à les construire, — tout était à créer, — mais nous les avons aujourd'hui. Voici l'un de ces géants dont la grande voix

a dominé dans la Somme le tumulte de la bataille. Rien ne résiste aux tonnes d'acier qu'il envoie à plus de 15 kilomètres et qui broient tout sur leur passage. Le 420 allemand a trouvé son maître.

LES JEUNES GROGNARDS PARLENT (1)

LA VIE DE L'ARRIÈRE

Ceci n'est, en somme, que la continuation de notre précédent chapitre... Toutes les catégories sociales ont leurs représentants sur la ligne de feu, — quoi qu'en ait dit certain auteur assez connu qui, depuis, s'est du reste rétracté avec une assez pénible désinvolture...

Du haut en bas de l'échelle, tous ceux qui peinent en ce moment pour sauver la France avaient jadis leurs joies, leurs distractions favorites... Depuis combien de mois et pour combien de mois encore en sont-ils privés ! Il est naturel qu'ils y pensent, tantôt pour les regretter, tantôt pour les réprouver, selon leur caractère et selon la nature desdites joies ou distractions...

◆ ◆ ◆

D'un correspondant qui signe modestement : Un artilleur en convalescence à Pau.

« ... Je ne suis pas de ceux qui s'indignent que la vie, à Paris et ailleurs, conserve quelque apparence de gaieté, qu'elle entretienne un certain mouvement, excite un certain goût de dépenses ; en arrière de la mort, la vie continue et doit continuer... Sans cela, à notre retour, ceux qui s'en tireraient seraient trop dépayés ; ayant bien fait notre devoir, j'allais presque écrire : nos devoirs, nous mériterions une belle récréation, et non pas le cachot où semblent vouloir nous condamner des pessimistes... »

« Il manquerait quelque chose à la gloire de la France, si, en dépit de ses deuils cruels, elle jugeait digne et convenable, après la victoire, de renoncer à sa fantaisie et à sa gaieté. Gaieté décente et fantaisie de bon aloi, bien entendu... Car les réjouissances « chères et bien cotées » de l'avant-guerre m'ont paru puissamment sinistres quelquefois... »

Suivent des commentaires en effet assez sévères sur le tango, les restaurants de nuit de Montmartre, les ballets russes. Après quoi :

« ... Je comprendrais parfaitement qu'un non-combattant ou qu'un combattant « à la graisse de chevaux de bois » soit assez gêné pour s'exprimer comme je le fais. Mais, je suis tranquille avec ma conscience ; par deux fois déjà j'ai manqué d'y laisser ma peau ; une fois guéri, j'y retournerai sans flancher ; mais, bon sang, quand ce sera fini et si je m'en sors au complet ou à moitié, je voudrais bien que la sagesse des nations et la Ville Lumière n'aient pas oublié : 1^o que le rire est le propre de l'homme ; 2^o que la gaieté est une vertu française... Je ne me rappelle plus les noms des grands auteurs français ou autres qui ont écrit cela, mais je ne suis pas seul à penser de la sorte, j'ai mes autorités... Et qu'on ne me dise pas que c'est parce que je suis en sûreté pour l'instant : j'ai toujours pensé ainsi et je continuerai jusqu'au bout... »

« ... Conservons notre bonne humeur — avec la dignité et la réserve que nous imposent les circonstances, — jusqu'au bout. Les Boches ne sont déjà plus f... d'en faire autant !... »

Notre artilleur a évidemment bon estomac. De même, Sophocle dansait à Salamine et Kléber riait d'un bon gros rire enfantin aux temps héroïques aussi sous la mitraille.

D'autres, tout en étant aussi héroïques que les optimistes, peuvent penser autrement.

◆ ◆ ◆

AUTRE SON DE CLOCHE

Quelques lignes du lieutenant Georges M., joyeux vivant dans les avis, et qui vide ici sa coupe d'amertume.

« ... J'ai reçu une lettre dont je vous soumetts un passage : « Dimanche, en matinée, nous sommes allés voir jouer... Monde fou, salle élégante, des comiques à mourir de « rire... » Qui m'écrivait cela?... Un de mes cousins, réformé pour cause d'albumine, — que, par ailleurs, j'aime beaucoup, et que je m'en voudrais très fort de considérer comme un embusqué. Pauvre bougre ! Il serait propre, après quarante-huit heures de train militaire !... »

« Mais, tout de même, quand je pense que, ce dimanche-là, ma compagnie subissait les affres d'un terrible bombardement, tandis que les impuissants s'éjouissaient au spectacle de quelques... et de divers gambileurs réformés... »

« ... Des chansons et des poésies à la gloire ou au bénéfice de ceux qui se battent et qui trinquent, ça colle ! Qu'on mène les petits au bon vieux cirque de nos pères, parfait : cette graine n'a pas besoin de germer dans un vilain ciel de tristesse ; mais des revues stupides, peuplées de marcheuses indécentes, et des comédies à caleçons alors qu'on enterre tant de gens autour de nous, ça me dépasse ! Que dirait-on si, à notre tour, le poilu, sans y voir de mal et justement, parce que, lui, il en a l'habitude, trouvait bon d'entonner : « Viens Poupoule ! » ou « la Jambe de Ferdinand » dans la chambre d'un mort, sous prétexte, à son tour, d'oublier un peu ses misères passées?... »

Constatons que le lieutenant Georges M... s'accorde avec l'artilleur de Pau sur un point : il ne proscrie pas les distractions, mais demande qu'elles soient de celles qui s'accordent avec la dignité et la réserve que nous imposent les circonstances.

Tous nos grognards finissent par s'entendre, ainsi que nous l'avions prévu dès le début de cette enquête.

◆ ◆ ◆

INTERMEDE PASTORAL

Un de nos amis nous communique oralement l'anecdote suivante, qui prouve bien que nous ne nous inquiétons pas des distractions et délassements des seuls « mandarins ».

« Jean B..., berger en Périgord, a été gravement blessé aux Eparges, réformé n^o 1, avec médaille militaire, à la suite de l'énucléation de l'œil droit ; il a repris son métier, qui est de mener pâturer les troupeaux, et a tenté de retrouver sa joie favorite qui était, soit dans les champs, soit dans sa chaumière, de jouer de la flûte ou de l'ocarina... Son village l'a pris très mal. Le pauvre Jean B... s'est entendu dire :

« — C'est pas la peine, parce que tu t'en es tiré, d'avoir l'air, avec ta musique, de faire danser le monde, par le temps qui court !... »

« Et notre ami d'ajouter :
« — Ce pauvre Jean ! Il n'avait que cette

joie dans la vie... Quand il m'a raconté cela, ses deux yeux, le mort et le vivant, ruisselaient comme une double fontaine... »

Méchanceté et jalousie rustiques. Nous en signalerons, plus tard, s'ils intéressent nos lecteurs, ici de pittoresques échantillons.

◆ ◆ ◆

DES RÉFLEXIONS VENUES DE TOUTE PART

Et, maintenant, détachons quelques phrases, celles qui nous paraissent les plus caractéristiques, sur ce sujet, dans notre courrier.

« ... La guerre, qu'on ne croyait pas devoir durer aussi longtemps, semble prendre tournure de maladie chronique : ce qui eût été indécent jadis, quand on ne pensait pas qu'elle se prolongerait plus de cinq ou six mois, devient une nécessité sociale : les plaisirs — mettons, pour être polis, les distractions de certains, — représentent le gagne-pain des autres... Acceptons les théâtres et les cinémas, même si ce qu'ils nous offrent est idiot, en songeant au nombre de gens que cela fait vivre... Par contre, après la guerre, on aura, pour peu qu'on ait du goût, le droit de sembler plus exigeant vis-à-vis d'eux... » *Signé : Xavier D..., sergent, maître répétiteur au lycée..., à Paris, dans le civil.*

« ... Et, s'il vous plaît, est-ce avec ma soldé de caporal-infirmier que je subviendrais aux besoins de ma petite amie, première chez... (Rue de la Paix), et que je compte épouser à ma prochaine permission ? Le luxe de celles qui ont trop d'argent, et qui indignent certaines personnes, lui permet, du moins, de vivre, en attendant que je retrouve ma situation et que la paix soit signée. » (J. C..., secteur 19.)

« ... Mon avis ? puisque tu me le demandes, le voici : on consent bien volontiers à risquer de mourir, à la condition de vivre heureux et à sa guise ensuite. Mais que de choses seront changées !... C'est mon tourment, mon cafard, ces jours-ci !... » (De notre confrère B... G... sous-lieutenant.)

« ... Qu'on vive à l'arrière comme on voudra !... Cela nous dégoûtera toujours moins que les Boches. Et qu'on nous réserve la vie qu'on voudra, ça vaudra toujours mieux que celle que nous menons ici ! »

C'est après cette forte et juste parole du sergent de liaison F. M... que nous arrêterons pour aujourd'hui ces brèves citations...

ARISTARQUE.

PETITE CORRESPONDANCE.

R. P..., S. 132. — Si Aristarque n'a pas fait remarquer que les comédiens (et les sculpteurs, et les peintres) avaient été aussi défavorisés que les littérateurs depuis le début de la guerre, c'est qu'il n'avait pas reçu encore de lettres de comédiens, — ni de peintres, ni de sculpteurs... Nous réservons la vôtre.

Maurice D..., 232. — Vous nous envoyez une véritable étude d'un grand intérêt et d'une rare précision. Nous vous en remercions vivement et en tirerons certainement un grand parti dès que nous en serons à l'étude des questions de la Banque et de l'Épargne.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.



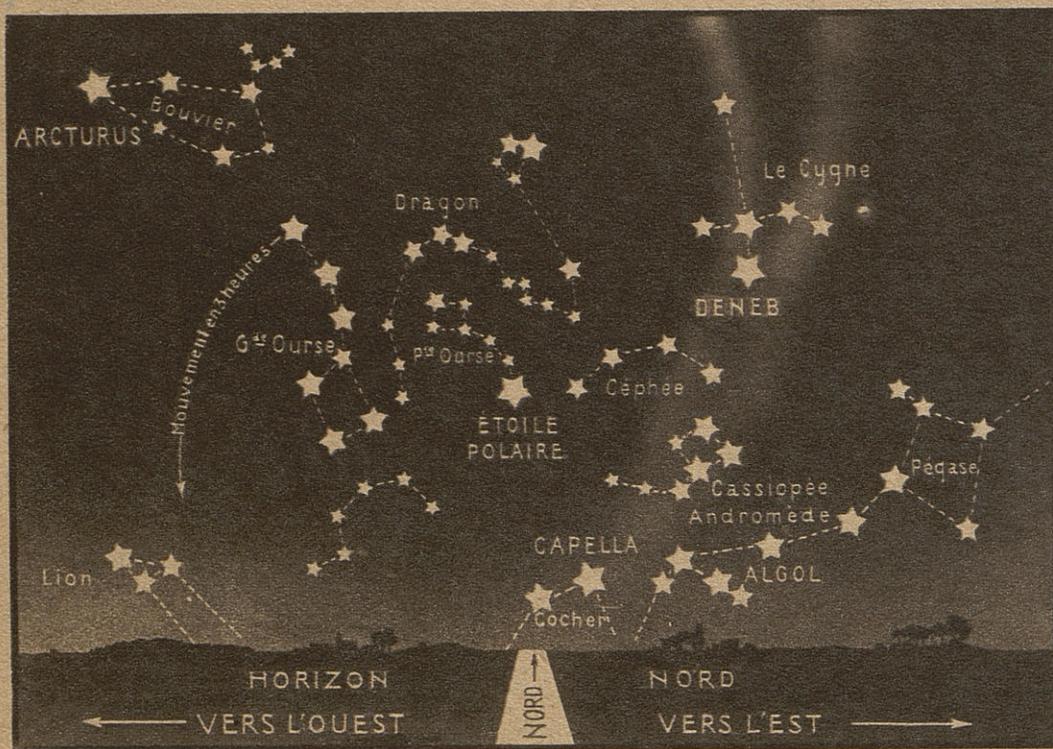
LA DÉBACLE TURQUE : LE PASSAGE DU GUÉ PRÈS D'ERZINDJAN

Ils ont beau attaquer Suez à l'improviste pour donner encore une preuve — un trompe-l'œil — de leur vertu d'offensive, les Turcs n'en sont pas moins irrémédiablement perdus. La révolte gronde à Constantinople et les troupes d'Arménie fuient en déroute devant les armées du grand-duc Nicolas. Voici, près

d'Erzindjan, un général turc, serré de près, et qui passe en hâte dans sa voiture un pont de bateaux jeté sur une des boucles de l'Euphrate. Dans une barque, un vieux Turc regarde, plein de reproche, dressé comme le fantôme de la Vieille Turquie heureuse et qui ne connaissait pas encore le joug allemand.

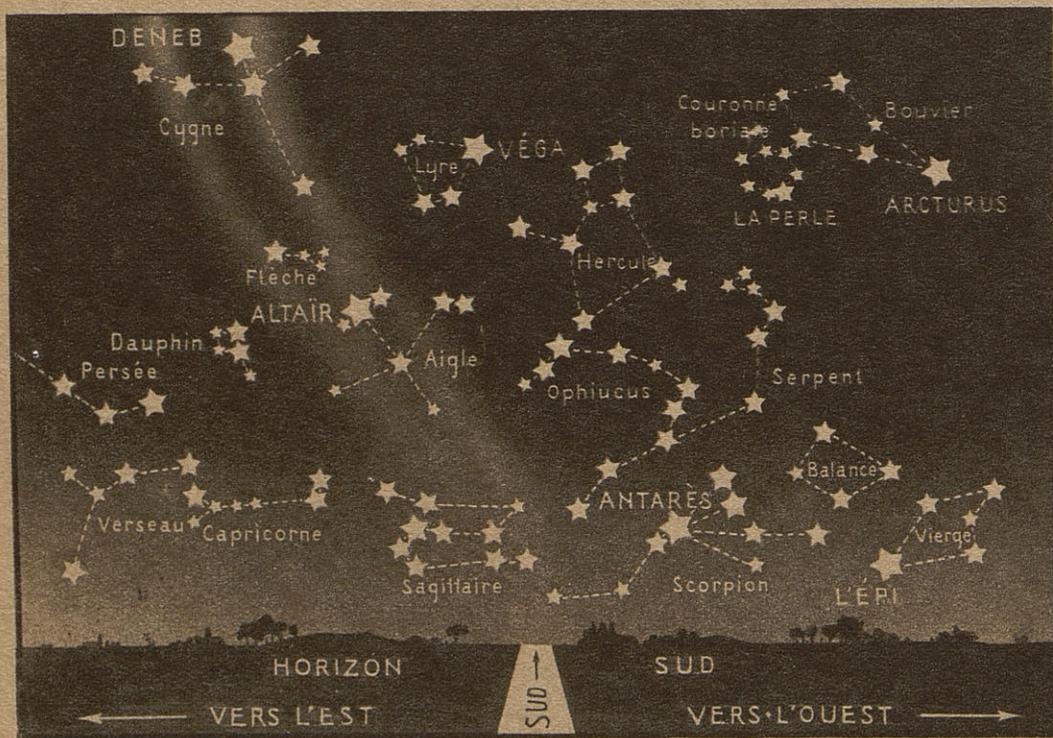
LES ASPECTS DU CIEL EN AOUT 1916 ⁽¹⁾

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.



HORIZON NORD

La Grande Ourse s'incline de plus en plus vers l'Ouest. Les belles constellations du mois précédent ont disparu sous l'horizon, mais en revanche, Andromède et le Carré de Pégase ont surgi à l'Est, et la Voie lactée décrit un immense cercle lumineux au-dessus de la voûte céleste. Cassiopée et le Cygne marquent leur parcours dans notre ciel boréal.



HORIZON SUD

Le ciel au-dessus de l'horizon sud est splendide pendant ce mois d'août. Les plus belles constellations se groupent près de la Voie lactée. L'Aigle avec Altaïr le Sagittaire, Ophiucus, et enfin le Scorpion où rougeoie Antarès aux feux changeants. La Vierge et l'Épi se couchent à l'Ouest, tandis que le Bouvier plane au Zénith. Jupiter brille vers l'est et Vénus est devenue étoile du matin.

Au mois d'août le ciel, du côté du Nord, n'offre rien de bien remarquable. Le Dragon lève maintenant sa tête au zénith, tandis que la Grande-Ourse descend lentement vers l'Ouest. Le Bouvier plane au-dessus de nos têtes avec son beau soleil, Arcturus. Le Lion et le Cocher avec Capella se couchent sur l'horizon nord. Mais, par contre, nous voyons apparaître, au levant, la belle constellation d'Andromède précédée du Carré de Pégase. Non loin d'Algol, la curieuse étoile, variable en éclat, commence la Voie lactée qui monte presque perpendiculairement à l'horizon. Par nos belles nuits d'août on dirait d'un grand arc-en-ciel lumineux faisant le tour de la sphère céleste. Dans ses méandres s'étale, vers le zénith, la brillante constellation du Cygne.

Cette pauvreté d'étoiles brillantes au Nord est largement compensée par le merveilleux aspect du ciel vers le Sud.

En pleine Voie lactée, au-dessous du Cygne, s'étale la constellation de l'Aigle avec Altaïr de première grandeur. La Flèche la sépare en face du Dauphin. Sur la droite du ruban d'opale, Véga et la Lyre brillent d'un éclat inaccoutumé; puis c'est Hercule, non loin du Bouvier; un peu plus bas Ophiucus et le Serpent; enfin la merveilleuse constellation australe du Scorpion a son maximum de visibilité.

Vers l'Orient le Verseau, le Sagittaire et le Capricorne apparaissent.

Aussi modeste que soit cette dernière constellation, elle n'en présente pas moins une importance capitale.

Depuis longtemps nous nous sommes aperçus que toutes les étoiles sont en mouvement; notre soleil lui-même, nous l'avons déjà fait remarquer, nous entraîne vers la constellation de la Lyre, non loin de Véga. Mais l'ensemble des étoiles composant notre Univers, est-il fixe? Et s'il est en mouvement dans l'espace insondable, comment pourrions-nous mettre en évidence ce mouvement de translation?

Le problème paraissait insoluble il y a quelques années; or, tout récemment, nous avons pu trouver, dans certaines nébuleuses, des points de repère indiscutables.

Le résultat de ces recherches, encore que fort sommaires, semble montrer précisément que tout notre Univers est en marche dans la direction du Capricorne, cette petite constellation zodiacale que vous apercevrez vers l'horizon, à 10 heures du soir, sur la gauche du Sagittaire.

Nos ciels du soir n'offrent ce mois-ci aucune planète visible; en revanche, Jupiter brille vers l'Est à partir de la seconde moitié de la nuit et Vénus est devenue étoile du matin. L'astre du Berger brille à l'aurore à son maximum d'éclat. A la fin du mois, Saturne se lève aussi vers 2 heures du matin.

Abbé TH. MOREUX,

Directeur de l'Observatoire de Bourges.

(1) Le premier article de cette série mensuelle a paru dans le numéro 75

EN MARGE DE LA GUERRE



Projet du monument élevé à la gloire de Verdun, par le sculpteur Pierre Feitu.



1



2



3



4



5



6



7

Quelques-uns des membres du comité France-Belgique, qui, sous l'égide de la Ville de Paris, donne asile et secours aux réfugiés belges, console les blessés jusqu'au front et n'accepte ni dons, ni argent. Sur les documents : (1) Comte du Chaffault, président. — (2) Mme Caristie-Martel, de la Comédie-Française (a fait 53 voyages au front). — (3) M. Karcher, président d'honneur, maire de Paris. — (4) M. Augis. — (5) M. de Meester. — (6) M. Tirman. — (7) Dr Chevallereau, médecin en chef des Quinze-Vingts.



Le général Hély d'Oissel et le prince de Teck sur le front français



Le Tzar Nicolas s'entretenant avec le g^l Pau en mission spéciale en Russie.



Le général Berdoulat, au milieu des canons allemands prisonniers.



La petite guerre sur la plage, à Deauville: Les mamans prennent part au jeu.



Le champion des heures de vol: l'aviateur T.

L'aviateur suisse Ingold, mort pour la France.

M^{lle} Bacara, infirmière, décorée de la Légion d'honneur.



Malice boche: mannequin pour faire croire qu'ils occupent des tranchées vides.



A la fête offerte aux soldats blessés à l'abbaye de Long-Pont. En médaillon: l^r Dubernez, instituteur à Arcachon, chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre



M. Ador, P^r de la Croix-Rouge de Genève, avec M. Louis Barthou, l'homme d'Etat.



Dans la campagne de Salonique, secteur français. (En médaillon :) Le général Cordonnier.

LE GÉNÉRAL CORDONNIER COMMANDE LES TROUPES FRANÇAISES A SALONIQUE

C'est chose faite : à son tour, notre armée d'Orient a commencé l'offensive, et, à l'heure où nous mettons sous presse, la gare de Doiran est tombée en notre possession. C'est évidemment le début d'une action à grande envergure. Le général Sarrail, qui a maintenu

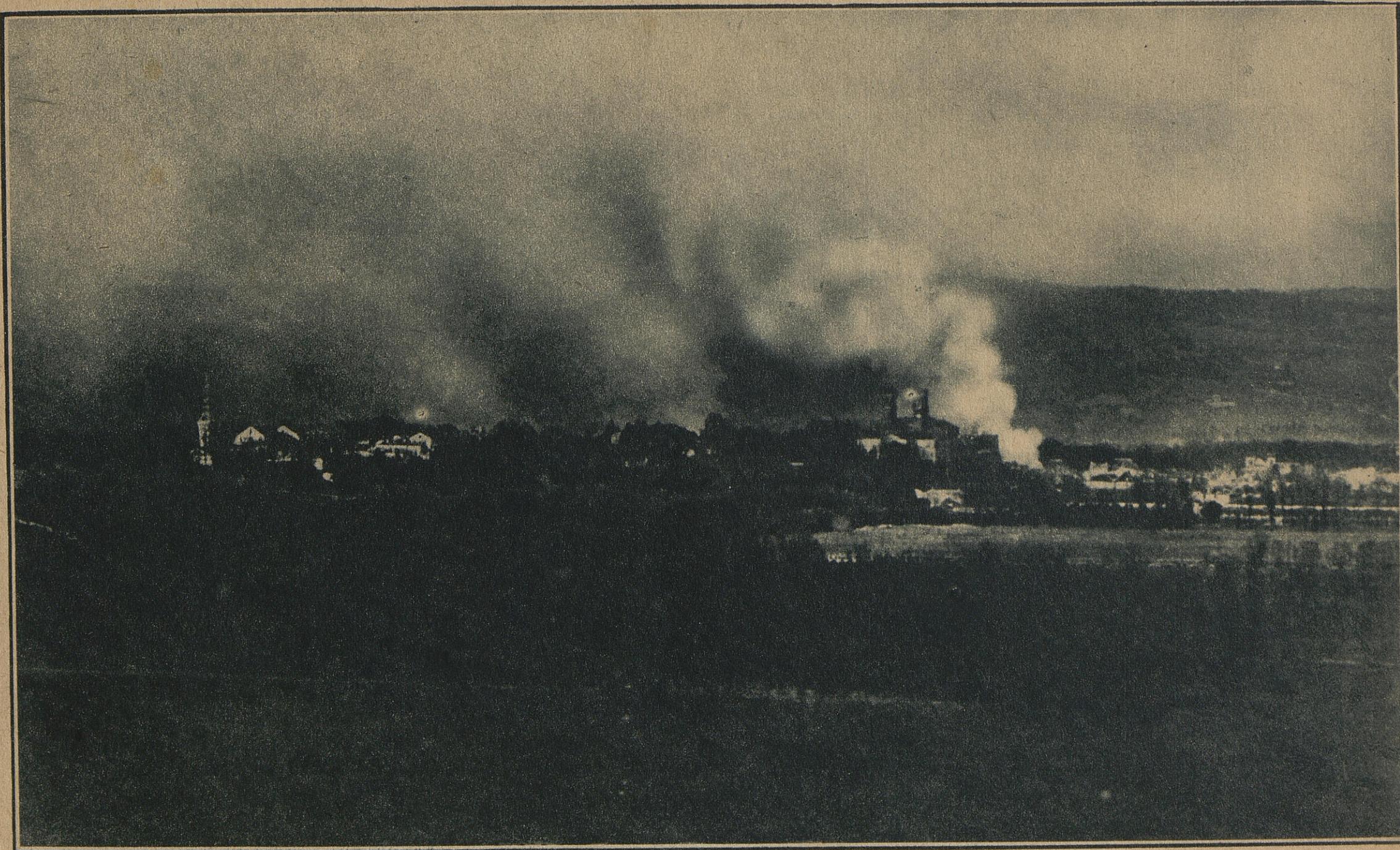
jusqu'ici, avec la maîtrise que l'on sait, notre influence en Grèce, devient généralissime de l'armée d'Orient et coordonnera les opérations d'ensemble des Alliés. C'est le général Cordonnier qui prend le commandement en chef du corps expéditionnaire français.



APRÈS LA CHUTE DE GORIZIA : LES AUTRICHIENS EN FUITE DANS LE CARSO

Cachés dans les anfractuosités des collines qui dominant la ville à l'ouest, surtout sur les hauteurs de Podgora, il a fallu pour déloger les Autrichiens qui s'y cramponnaient, Gorizia prise, des luttes achar-

nées. Les voici qui fuient à travers les montagnes du Carso, sous la mitraille des Italiens qui ont enlevé la ville, après avoir passé l'Isonzo, de l'eau jusqu'aux épaules et le fusil au-dessus de leur tête.



VERDUN

Et voici la ville héroïque sur qui, depuis cinq mois, les yeux du monde entier sont fixés, — qui n'est plus qu'un immense brasier. Ils n'ont pas pu y entrer, ils n'y entreront jamais! Dans l'ivresse et la rage de leur déception, devant les poitrines héroïques de nos

soldats qui font à la vieille cité une barrière infranchissable, ils envoient par milliers les obus incendiaires. Les ruines s'amoncellent, les maisons flambent, les reliques périssent, mais ils ne passent pas... ils ne passeront jamais!... Verdun est imprenable...

J'ai vu...



APRÈS LA BATAILLE AU BOIS DELVILLE : TOMMY ET FRITZ, DEUX
ENNEMIS QUI NE SONT PLUS, POUR LE MOMENT, QUE DEUX BLESSES